

Québec français



Correspondance d'un artisan de la modernité littéraire au Québec

Victor Barbeau

Chantale Gingras

Numéro 121, printemps 2001

Pratiques littéraires. Quelques cas-limites

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55973ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gingras, C. (2001). Correspondance d'un artisan de la modernité littéraire au Québec : Victor Barbeau. *Québec français*, (121), 83–85.

Correspondance d'un artisan de la modernité littéraire au Québec

CHANTALE GINGRAS

VICTOR BARBEAU

Lorsque j'ai fait la connaissance de Victor Barbeau, il était mort depuis un peu plus d'un an. Ce n'est pas tellement que je crois aux fantômes, mais je ne pense pas me tromper en disant qu'il hante encore aujourd'hui notre littérature. En effet, les diverses réalisations de cet homme qui fut tour à tour journaliste, critique, écrivain, professeur, économiste et académicien ont façonné et consolidé certains aspects de notre littérature et, plus largement, de notre culture. Ils sont d'ailleurs nombreux à avoir reconnu son action, voire son magistère. Gabrielle Roy, Yves Thériault, Rina Lasnier, Jean-Charles Falardeau, Fernand Dumont, Robert Rumilly et même Pierre-Elliott Trudeau, pour ne nommer que ceux-là, ont en effet souligné l'apport considérable de Barbeau à la vie intellectuelle du Canada français. Cependant, si le nom de Victor Barbeau figure dans quelques anthologies et dictionnaires biographiques, il n'en reste pas moins que l'histoire l'a curieusement tenu à l'écart, si bien qu'il semble n'avoir été qu'une ombre qui passe.

Pourtant, Victor Barbeau n'est pas de ceux qui passent inaperçus. En 1995, j'ai fait la connaissance d'un être qui m'a paru intemporel. Je tenais dans la main la photographie d'un homme du XIX^e siècle, vêtu d'une redingote et portant un nœud papillon. Plus étonnant encore était son long fume-cigarette qui semblait narguer son époque. Ainsi, encore en 1959, Victor Barbeau avait tout du dandy ; toute sa personne disait un certain raffinement, dévoilait son amour pour le siècle précédent. J'ai d'abord été intriguée par cet homme un brin anachronique, qui trichait sur sa date de naissance, occultait certains aspects de sa vie privée. Ensuite, j'ai vite été fascinée par la correspondance de cet homme à travers laquelle il se révélait un amoureux de la rigueur intellectuelle, un protecteur des arts et des lettres, et, surtout, un allié pour les écrivains d'ici.

Mon essai, intitulé *Victor Barbeau. Un réseau d'influences littéraires**, s'ouvre ainsi sur une courte biographie intellectuelle du journaliste et critique, puis se poursuit par un examen de sa correspondance, qui s'avère impressionnante, tant quantitativement que qualitativement. En fait, le corpus retenu pour mon étude compte près de 1 400 lettres, personnelles et officielles, couvrant les années 1914 à 1985. Au total, quelque deux cents noms, connus ou inconnus, figurent dans la correspondance de Victor Barbeau. Pour les fins de ma recherche, je n'ai cependant retenu que les noms les plus connus de la sphère culturelle et les lettres dans lesquelles se lisait, de façon implicite ou explicite, une appréciation du rôle qu'a pu jouer Barbeau en tant que critique littéraire.

Mais pourquoi donc s'intéresser à la correspondance d'un homme que l'histoire semble avoir oublié ? À quoi tient l'intérêt d'arpenter les 2,2 mètres de documents contenus dans le fonds Victor-Barbeau en s'escrimant à déchiffrer les écritures parfois nerveuses, souvent illisibles, de dizaines d'épistoliers ? Que risquerait-on de trouver au cours de cette intrusion dans l'univers intime d'un écrivain, d'un critique ? D'emblée, il faut évacuer la vaine satisfaction un peu voyeuriste d'accéder à un jardin secret, puisque Barbeau semble vouloir taire sa vie personnelle au profit de la mise en évidence de ses réalisations professionnelles. En fait, ce type de correspondance apparaît davantage comme un « espace collectif intime¹ » au sein duquel se jouent une série de rapports de position qui iront parfois jusqu'à décider du sort d'une œuvre littéraire, l'amenant à quitter son fond de tiroir pour accéder finalement à une reconnaissance par l'institution littéraire. Vue sous cet angle, la correspondance peut apparaître comme une sorte d'antichambre de la littérature dans laquelle les critiques comme Barbeau semblent avoir un rôle à jouer.

En effet, à la lecture de sa correspondance, on apprend que l'éminent critique a corrigé plusieurs manuscrits, contribué à la publication de quelques œuvres, encouragé la reconnaissance institutionnelle de certaines autres et... formé des écrivains. Ce qui fait la richesse et l'intérêt de la correspondance de Victor Barbeau, c'est donc la situation privilégiée qu'il occupe à l'intérieur de la sphère littéraire et le rôle d'intermédiaire qu'il joue auprès des écrivains. Mais comment Victor Barbeau en est-il venu d'abord à occuper cette position et ensuite à la conserver pendant plus de 60 ans ?

UN PARCOURS EXCEPTIONNEL

L'étude de la correspondance de celui qui a donné naissance au Salon du livre en 1921, puis qui a fondé et présidé tour à tour la Société des Écrivains canadiens (1937) et l'Académie canadienne-française (1944) laisse certes transparaître l'étonnante conviction que Barbeau avait en l'importance et l'avenir des lettres d'ici. Cependant, non seulement le critique encourageait le développement de la littérature canadienne-française, mais il veillait à ce que seules les œuvres intelligentes, bien écrites et présentant d'évidentes qualités artistiques puissent accéder à une certaine renommée. Cette ligne de pensée retentira d'abord à l'intérieur des critiques dramatiques qu'il rédige sous le pseudonyme de Turc pour le journal *Le Nationaliste*. Il s'emploie alors à démolir, d'une plume aussi acerbe que perspicace, les pièces qui « se dépasse[nt] en niaiserie, en platitude et en invraisemblance ». Dès son tout premier article, paru le 20 décembre 1914, Turc attire l'attention des lecteurs : certains sont étonnés, choqués de lire un texte qui condamne si verbalement une production théâtrale, tandis que d'autres se réjouissent d'entendre enfin une voix libre, non embrigadée dans la politique de louange systématique des œuvres qui prévaut alors au Canada français. À ce sujet, plusieurs seront sûrement étonnés d'apprendre que Victor Barbeau est reconnu pour avoir ouvert la voie dans ce domaine. En effet, les recherches de Michèle Martin, professeure à l'École de journalisme et de communication à l'Université Carleton à Ottawa, l'ont amenée à lui décerner le titre de « pionnier de la critique culturelle journalistique² » au Québec.

L'appartenance de Barbeau à des groupes littéraires d'avant-garde est cependant plus notoire. En effet, dès 1913, Barbeau rejoint l'Arche, un groupe de jeunes artistes avant-gardistes parmi lesquels on compte les écrivains Marcel Dugas et Philippe Panneton. Cependant, le groupe d'écrivains le plus connu auquel Barbeau s'est joint est sans contredit celui qui gravitait autour de la revue *Le Nigog*, publiée en 1918 et souvent considérée comme la première revue moderne au Québec. Le jeune critique accompagne quelques-uns des piliers de l'Arche (Édouard et Jean Chauvin, Marcel Dugas et René Chopin) dans cette aventure réunissant de jeunes intellectuels qui entendent faire progresser « la réflexion collective sur les arts et les questions de culture et de créativité³ ». Il va sans dire que Barbeau appuie sans réserve les positions défendues par le groupe du *Nigog* puisqu'il s'est dit maintes fois insatisfait de la majorité de la production culturelle du Canada français, qu'il juge « malhabile, rustre », exempt de « l'esprit français [et de] l'élégance française ». Aussi, quand *Le Nigog* cesse de paraître en 1918, Barbeau décide d'utiliser sa chronique à *La Presse*⁴ comme tribune : d'abord pour y expliquer les bases idéologiques du conflit entre les « régionalistes » et les « exotiques », puis pour y défendre le point de vue adopté par les « exotiques ». En effet, Turc s'en prend avec causticité aux « pontifes de l'heure des vaches qui réprouv[ent] avec le fiel, dont seules sont capables les âmes de cagots, toute œuvre qui n'[a] pas été nourrie au lait de nos campagnes⁵ ».

En fait, si Barbeau rejette l'idéologie régionaliste, c'est qu'elle ne peut selon lui mener qu'à une production littéraire canadienne

dénuée de véritable personnalité, où chaque œuvre est exempte de « l'expression neuve, originale, [de] la note franchement personnelle capable de distinguer un ouvrage d'un autre⁶ ». Son programme est clair : il entend faire pour la littérature ce qu'il a déjà fait pour le théâtre, c'est-à-dire contribuer à instituer une critique plus lucide et plus avertie. C'est d'ailleurs cet esprit libre et vigilant que ses différents correspondants reconnaîtront et interpellent.

VICTOR BARBEAU : UNE FIGURE D'AUTORITÉ

Les correspondants de la première heure ont en effet conscience de la nouveauté du regard que Barbeau jette sur les œuvres et ils semblent apprécier la valeur d'une critique véritable et non complaisante. Petit à petit, à mesure que le critique gagne en notoriété, leur nombre s'accroît et des auteurs de plus en plus connus iront à lui comme à un censeur autorisé dont ils acceptent le verdict sans penser à le contester. Des écrivains débutants iront ainsi jusqu'à récrire complètement une partie de leur manuscrit pour tenter de répondre à ses attentes, et des auteurs plus expérimentés accepteront d'emblée les remaniements que le critique leur propose quant à certaines phrases ou même certains passages jugés moins « achevés ». En gros, l'essai montre la façon dont une telle autorité s'acquiert et illustre le processus d'obtention de ce que Pierre Bourdieu appelle le « capital symbolique ». On y voit donc comment un homme apparemment à « contre-courant » en vient assez rapidement à incarner une certaine norme, établie à partir de ses propres critères idéologiques et esthétiques. En clair, ce qui concède à Victor Barbeau une figure d'autorité, c'est, dans un premier temps, l'audace et la pertinence de son action intellectuelle, mais c'est aussi, dans un deuxième temps, le réseau d'influences qui s'organise autour de lui et qui s'observe, notamment, à travers l'étendue de sa correspondance. Les correspondants de Barbeau ont d'ailleurs visiblement conscience, à des degrés divers, de l'étendue de ce réseau et de la position particulière que Barbeau y occupe.

Ainsi, derrière chaque envoi se dissimule une fine stratégie visant à inscrire l'auteur et son œuvre dans les bonnes grâces du critique... et de son impressionnant réseau d'influences. Certes, les divers correspondants de Barbeau lui offrent la reconnaissance de son autorité et de sa compétence, mais ils attendent aussi quelque chose en retour. Il existe donc dans la correspondance du critique une manière de « commerce littéraire », où une offre de reconnaissance se voit souvent accompagnée d'une demande d'intervention dans un des secteurs du champ littéraire (intervention auprès d'un éditeur ou d'un jury littéraire, demande d'un compte rendu favorable dans un journal ou une revue, demande de corrections, etc.). En d'autres mots, les correspondants viennent y flatter l'ego du critique en espérant en tirer quelque intérêt ! Cependant, il ne faut pas croire que Barbeau donne son assentiment aussi facilement ; à vrai dire, la plupart de ses correspondants redoutent fort son verdict. En effet, le critique est reconnu pour ne pas ménager ses interlocuteurs lorsqu'il juge qu'un texte n'est pas recevable. Il lui arrive ainsi souvent de refuser un texte et d'exhorter un auteur au dépassement, que celui-ci soit ou non de ses amis. Ses correspondants ne recherchent donc pas chez lui une critique nécessairement laudative, mais une critique *valable*, ce que d'autres semblent incapables d'offrir. De plus, ce qui est loin d'être négligeable, Barbeau, en tant que critique journalistique, jouit d'un lectorat considérable (via le journal *La Presse*, entre autres) et a ainsi le pouvoir de favoriser la circulation des œuvres de ceux qui sollicitent ses services.

LES CATÉGORIES DE CORRESPONDANTS

Bien sûr, les correspondants de Barbeau ne poursuivent pas tous les mêmes objectifs à l'intérieur de leur correspondance avec le critique, cela en grande partie parce qu'ils n'en sont pas tous au

même point dans leur carrière. De fait, le ton et la stratégie utilisés par chaque correspondant varient selon que celui-ci est ou non un nouveau venu dans le monde des lettres. Les correspondants de Barbeau se divisent en quatre catégories, inspirées de celles que Jane Everett avait établies dans son étude de la correspondance du critique Camille Roy (1993). Cette catégorisation permet de dégager plus aisément *qui s'adresse à Barbeau et dans quel but*. Ainsi les « hérétiques », les « maîtres », les « pairs » et les « élèves » sont autant de catégories qui permettent d'expliquer le type de dynamique régissant les échanges épistolaires. Les « hérétiques » sont les premiers à se manifester ; ce sont des lecteurs ou des journalistes qui viennent contester l'autorité de Barbeau au moment où celui-ci cherche à se tailler une place dans le domaine de la critique journalistique. Leurs lettres sont faites de protestations, rarement amicales, qui visent principalement à mettre en doute la compétence et l'objectivité du jeune critique. Le « maître » est celui qui se sent autorisé à critiquer et à conseiller Barbeau d'abord parce qu'il est plus âgé et ensuite parce qu'il a suivi et orienté ses débuts professionnels. Dans la correspondance de Barbeau, c'est René Le Bidou, son ancien professeur de rhétorique, qui remplit ce rôle en lui prodiguant des conseils relatifs au contenu et au style de ses articles. Vient ensuite la catégorie des « pairs », qui regroupe les correspondants qui prennent – ou ont pris – une part active dans le milieu littéraire. C'est, de loin, la catégorie la plus importante quantitativement, puisqu'on y dénombre quelque 130 correspondants qui reconnaissent explicitement le rôle important que joue Barbeau, mais qui se permettent aussi, à l'occasion, de relativiser la légitimité de sa critique. À titre d'exemple, Jean Paulhan, de la *Nouvelle Revue française*, vient saluer la parution des *Cahiers de Turc* (1921) qu'il considère un peu comme le pendant canadien-français de la NRF ; en 1927, le poète Marcel Dugas se réjouit de pouvoir entendre, à travers Barbeau, « une voix littéraire qui n'est pas si domestiquée » ; Marie-Claire Daveluy et Jean-Charles Harvey viennent le féliciter de « son courage » ; Lionel Groulx le félicite d'avoir « tué l'optimisme naïf et menteur ». D'autres encore, comme Gabrielle Roy, Gérard Filion, Robert Rumilly, Fernand Dumont, et les poètes Marie Le Franc, René Garneau et Alphonse Piché viendront lui dire leur admiration vis-à-vis le projet d'éveil culturel et d'éducation sociale que le critique semble avoir entrepris à travers les articles qu'il rédige et les essais qu'il publie. Les auteurs Yves Thériault, René Garneau, Alphonse Piché, Albert Laberge, Solange Chaput-Rolland et Adrienne Choquette lui soumettront des textes pour la revue *Liaison*, qu'il fonde en 1947, et s'en remettront entièrement à lui, à l'instar d'Yves Thériault qui affirme avoir « toute confiance en [son] jugement » et avoue s'y soumettre « sans protestation » (1949).

Parmi les « pairs » de Victor Barbeau, les écrivains Marcel Dugas, Paul Morin, Marie Le Franc et Gabrielle Roy font partie de ce que l'on pourrait appeler des « correspondants réguliers ». Étant, pour une grande part, des intimes de l'auteur, ceux-ci lui écrivent notamment pour avoir des nouvelles de sa santé et de sa famille, pour partager avec lui leurs lectures, pour lui demander divers services comme un appui auprès d'un employeur ou d'un éditeur, et pour lui faire part de leur activité littéraire. Mais encore, certains d'entre eux lui soumettent des manuscrits dans le but d'obtenir des commentaires, des corrections, ou même des conseils. Victor Barbeau s'avère donc une aide précieuse pour ces écrivains, et ce, à plus d'un titre.

LES CONSEILS AUX JEUNES ÉCRIVAINS

C'est sans doute à travers les conseils aux jeunes écrivains que l'influence de Victor Barbeau se fait la plus tangible. En fait, les jeunes auteurs qui écrivent au critique le considèrent comme un

guide ; ils soumettent des manuscrits à son examen et promettent d'accepter avec gratitude toutes les corrections que Barbeau leur suggérera. À cet égard, des auteures comme Adrienne Choquette et Rina Lasnier lui doivent les premières orientations de leur carrière. D'ailleurs, dans un texte hommage qu'elle lui adresse en 1967, Adrienne Choquette salue en Victor Barbeau le « conseiller aussi patient que clairvoyant [qu'elle] a connu dès [son] premier livre ». Dans le même ordre d'idées, à l'intérieur d'une étude qu'elle consacre à l'auteure Rina Lasnier, Éva Kushner prend soin de mentionner que « [c]'est à Victor Barbeau que revient le mérite d'avoir découvert et encouragé, en connaissance de cause, [sa] vocation poétique⁷ ». Il n'est donc qu'à observer le rôle de mentor littéraire que Barbeau remplit auprès de jeunes écrivains talentueux pour se rendre compte de l'étendue de son influence et de l'apport non mesurable de l'action qu'il a exercée en faveur des lettres canadiennes.

UN CRITIQUE ÉCLAIRANT LAISSÉ DANS L'OMBRE

En somme, Barbeau a fait s'imposer l'idée d'une critique véritable, visant d'abord à améliorer la qualité des œuvres publiées au Québec et non à sublimer leurs auteurs. Il a convaincu ses contemporains de l'importance de la diffusion du livre « au pays de Québec », mettant sur pied le tout premier Salon du livre en 1921. Il a ensuite fondé une revue littéraire indépendante, *Liaison*, et un organisme de consécration des auteurs : l'Académie canadienne-française. Et, plus encore, il a guidé et soutenu deux générations d'écrivains et permis à quelques jeunes auteurs de faire leur entrée dans le monde littéraire.

Tout bien considéré, si Victor Barbeau n'est pas un fantôme, on peut cependant le ranger parmi les plus grands esprits que le Québec moderne ait connus. Du moins, pour le Québec d'avant les années 1960, puisque que c'est à cette époque que s'amorce graduellement la chute de popularité de Victor Barbeau. D'une position d'avant-garde, le critique puriste passe pratiquement à une position d'arrière-garde. Pour ce qui est des causes exactes qui ont provoqué sa « démotion », tenter de les présenter ici en quelques lignes serait plutôt hasardeux et je risquerais de vous y faire perdre votre latin, même si vous vous doutez bien que le jocal y soit pour quelque chose... Cela ne l'a cependant pas empêché de poursuivre son action jusqu'au-delà des années 1980 dans la volonté toujours intacte qu'il avait de faire triompher une certaine conception de la littérature et, plus généralement, de la culture.

* Victor Barbeau, *Un réseau d'influences littéraires*, L'Hexagone (Essais littéraires). [À paraître]

NOTES

1. Selon l'expression de Pierre Pachet dans *Les baromètres de l'âme. Naissance du journal intime*, Paris, Hatier (Brèves littéraires), 1990, p. 26.
2. D'après le titre de l'ouvrage publié par Michèle Martin aux Presses de l'Université Laval en 1997. Martin y met au jour la contribution de Victor Barbeau après avoir dépouillé un large éventail de journaux québécois, de 1764 (*La Gazette de Québec*) jusqu'à la fin des années cinquante.
3. *Archives des lettres canadiennes*, publication du Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa, t. VII : *Le Nigog*, Montréal, Fides, 1987 [avant-propos].
4. De 1918 à 1922, Barbeau rédigea, presque quotidiennement, la chronique « Au fil de l'heure » au journal *La Presse*. Par la suite, il interrompra quelques années sa chronique pour la poursuivre de 1931 à 1933.
5. *La Presse*, 19 février 1920, p. 2.
6. *La Presse*, 10 mars 1920, p. 2.
7. Éva Kushner, Rina Lasnier, Montréal/Paris, Fides (Écrivains canadiens d'aujourd'hui), 1964, p. 26.